

L'invité

de Riadh Hadir

Ma nouvelle voisine de chambre est d'Oran. Elle semble plus jeune qu'elle ne l'est en réalité, son grand fils venu lui rendre visite plus tôt en est la preuve. Elle rit et plaisante beaucoup, ça va me changer de la vieille qui vient de sortir.

« Ma fille, le médecin a décidé de te laisser repartir chez toi demain. Tu reviendras pour un contrôle dans une semaine. Tu es contente ? Tu vas revoir ta famille ! »

Débitée avec un grand sourire, cette nouvelle finit de m'achever. Ma douleur est telle que je laisse simultanément échapper un sanglot et un sourire de convenance. L'infirmière en chef, prévenante, me redresse le buste et m'offre un verre d'eau que j'avale d'une traite par correction, toute écœurée que j'étais. Éconduire une dame plus âgée ne se faisait pas, c'est ce que l'on m'a toujours appris : « Respecte tes aînés !!! ». Je tente de m'asseoir plus confortablement sur le lit et, ce faisant, mes cuisses frottent l'une contre l'autre. Je lâche une plainte, me mords les lèvres et implore du regard le pardon de l'infirmière. Désespérée, elle me demande d'être patiente.

« Dieu fait que nous n'avons pas d'antalgiques à te donner ma fille, sois patiente, tes blessures guériront bientôt. »

Dieu. Dieu est donc responsable du manque de médicaments. Je trouve cette tendance qu'ont les gens à tout mettre sur le dos de notre créateur un peu hypocrite. J'ai longtemps eu honte de penser cela, mais avec ma douleur, je suis sûre qu'Il me pardonnera cet écart. À mon arrivée ici, on m'a souvent souhaité la miséricorde et la bienveillance de Dieu. Si Dieu le veut, je me remettrai très vite de mes blessures. Des inconnus venus quémander

remerciements et reconnaissance contre leurs prières de guérison achevaient leur visite en me souhaitant la compagnie de Dieu à mes côtés. Eh tiens, si ça se trouve, Dieu m'a préservée, j'aurais pu mourir ce jour-là et Lui, dans son infinie bonté, m'a épargnée et fait vivre un tracas somme toute mineur. Je devrais profiter de ce temps mis à ma disposition pour lire le Coran et le louer, Lui le seigneur miséricordieux qui trouve encore le moyen de limiter les ressources de cet hôpital, me laissant patauger dans ma souffrance. Dieu est décidément très occupé avec moi, peut-être est-ce pour cela qu'il ne trouve plus le temps de s'occuper de ce monde qui va si mal.

Je me gardai bien d'extérioriser mes pensées en vertu d'une autre règle apprise à mon village, parmi les miens : Les pensées d'une femme sont taboues, honteuses et surtout inintéressantes. J'étais à peine femme ceci dit. Cela ne faisait que trois ans qu'un saignement avait interrompu mon sommeil et mis fin à mon enfance, me remplissant d'une joie honteuse. « On va bientôt te marier ma fille ! ». Heureuse j'étais, ainsi que ma mère. Ma première toilette de femme terminée, je me suis recouchée, ma poupée dans mes bras. Mariée...

Évidemment, on ne m'a pas mariée tout de suite, non. Trop de tâches, trop d'hommes et de garçons à nourrir et à servir, mes parents avaient besoin de moi. Ma vie n'a donc pas tellement changé après mon incident menstruel, si ce n'est que mon corps s'est peu à peu métamorphosé, passant de brindille sautillante à jeune femme voluptueuse. Mon buste et mes hanches se remplirent, causant des bouleversements vestimentaires. Le désir de jouer dehors avec mes amies était toujours présent, mais je me devais de le réprimer, sous peine d'encourir la colère maternelle. Une femme ne joue pas, elle travaille !

Mon corps, lui, éprouvait plus de peine à réprimer sa féminité. Ma démarche, ma posture et ma voix se faisaient plus ondoyantes, plus voluptueuses, plus adultes. Mes mots et mes tâches étaient les mêmes, mais une certaine grâce s'était emparée de mon être. Une grâce de celles qui attirent des regards persistants et obstinés, quelquefois flatteurs, très souvent

gênants. Je me suis empressée d'en avertir ma mère, de lui demander conseil, de chercher son aide. Jamais je n'ai vu ma mère, si calme et placide d'habitude, aussi en colère que ce jour-là. Il est devenu très vite évident que j'étais responsable des comportements de chaque garçon oisif du village. Regards, geste ou remarques étaient de mon fait, et de mon fait seul. Submergée de honte, je me suis mise à pleurer comme la petite fille transvasée dans un corps de femme que j'étais. Consolée à la va-vite par ma mère qui devait se mettre au fourneaux, j'ai séché mes larmes et l'ai rejointe afin de l'aider.

« Oui, elle rentre demain. Son frère vient la chercher, il a appelé ».

La mention de mon frère me fait frémir. Pourquoi mon père ne se déplace-t-il pas pour venir me chercher ? L'infirmière remarque mon agitation, elle vient vers moi. L'aide-soignant auquel elle parlait passe la tête par la porte et me salue d'un geste. Ma voisine est endormie, la chanceuse. Elle en a encore pour deux semaines d'hospitalisation.

Mon frère, l'héritier.

Mon frère, le patriarche en devenir.

Mon frère est très respecté par ses contemporains dans le village, et apprécié des anciens. Cela faisait une bonne dizaine d'années qu'il entretenait soigneusement une moustache bien taillée qu'il pensait virile, mais qui ne réussissait qu'à rendre son apparence torve et inquiétante à cause de lèvres trop charnues qui saillaient en-dessous. En résultait une moue d'enfant gâté perpétuellement boudeur collée au milieu d'un visage résolument adulte.

Mon frère viendrait me chercher demain, comme il est venu me voir dès mon arrivée à cet hôpital. « Quel frère aimant et responsable ! » disait-on autour de moi. Seule ma voisine de chambre ne l'appréciait pas. Elle reconnaissait en lui, disait-elle, l'expression d'un homme de sa connaissance. Elle ne m'en a jamais dit davantage.

Cette nuit-là, en me retournant dans mon lit, déchirée par la souffrance menstruelle venue rejoindre celle de mes blessures, je me suis surprise à prier pour un accident, une intervention divine, une maladie soudaine... Je ne lui souhaite aucune souffrance malgré tout, juste une mort rapide et propre.

Au village, je me faisais petite, surtout après l'épisode entre ma mère et moi. Je marchais vite en baissant les yeux, et je faisais de mon mieux pour achever mes tâches aussi rapidement que possible. Cela m'a valu la sincère admiration des vieilles femmes qui louaient mon efficacité de ménagère, et celle, toute aussi sincère mais plus inquiétante des badauds et autres flemmards, qui devaient sans doute apprécier mes formes plantureuses sous ma robe aussi lâche que leurs personnalités.

J'étais toujours sur la défensive, prête à rejeter les avances, prête à faire jouer ma dignité de "fille de mon père". Je n'avais pas peur d'eux, mais je craignais les réactions des miens. Entre tous ces regards scrutateurs d'ancêtres et de courtisans, je me suis forgée, bien malgré moi, une réputation de "bon parti", de "bru idéale", ou encore de "morceau de choix". La situation, sans être confortable, n'était pas dangereuse, et je faisais avec.

Jusqu'à la visite de mon oncle.

Cet oncle, fierté de mes grands-parents et de son grand frère mon père, avait fait ses études en Suisse, s'y était établi avec une épouse du terroir local et engendré deux rejetons. C'était un dieu vivant dans ma famille, et l'excitation de rencontrer cette légende m'émoustillait au plus haut point. Qui sait quels cadeaux contiendraient ses valises ? Et surtout, je rencontrerai mes petits cousins que je n'ai jamais vu, hormis en photo...

C'était le branle-bas de combat à la maison. Nettoyage de fond, préparation d'un festin à l'Algérienne où j'étais chargée, entre autres, de préparer de bonnes galettes de son au kanoun, ce braséro ancestral qui donne toute sa saveur au pain. Ma mère était très fière de

mon aptitude à cette tâche, et ne manquait aucune occasion de m'en charger quand elle avait autre chose à faire. Mon frère a fièrement acheté deux moutons pour l'occasion, reluisant ainsi sa réputation. Bien sûr, l'argent utilisé était celui de mon père, mais personne ne s'embarrassait de tels détails.

Première déception, mon oncle est venu seul. Comme pour s'en excuser, il nous a inondé de cadeaux. Sa famille ne l'accompagnait pas car « elle travaille et les enfants sont à l'école, c'est strict là-bas, impossible de les amener » ...etc.

Mon frère, tout sourires, témoignait de son intérêt pour la Suisse et exprimait son désir d'y rejoindre mon oncle, un jour. Mon oncle déviait toujours la discussion en ces moments précis, préférant complimenter le repas ou demander des nouvelles de quelque lointain cousin.

Il ne semblait pas du tout faire attention à moi, ce qui me frustrait un peu. J'ai tenté de passer au-devant de ma mère pour lui resservir du café, et il a enfin semblé me remarquer. Un remerciement accompagné d'un regard reconnaissant, et il se fait encore happer dans une discussion politique avec les autres hommes.

Cette nuit-là, j'avais du mal à dormir. L'excitation d'avoir un invité, les friandises consommées, tout cela m'empêchait de dormir. Une envie pressante finit par me tirer du lit, et je me dirige mécaniquement vers la salle d'eau, inconsciente de ma légère tenue de nuit. La porte de la toilette s'ouvre, et mon oncle apparaît et s'arrête, surpris. Encore ensommeillée, je ne sais pas comment réagir et je dis bêtement : « Je vais faire pipi... ». Il pouffe, et nous rions silencieusement. Il me laisse passer et se rend à la chambre de mes parents exceptionnellement libérée pour lui. En sortant des toilettes, je vois dans la pénombre que la porte de la chambre est entrouverte. Peut-être qu'il a chaud ?

Dans cette chambre d'hôpital, je ne peux plus me retenir. Je gémiss tellement fort qu'il me semble avoir hurlé. Je me bâillonne de la paume et regarde autour de moi si personne ne

s'est aperçu de mon cri. Ma voisine oranaise est déjà sur ses pieds et enfile son peignoir. En claudiquant, elle vient à ma rencontre.

— Je peux t'aider ? Je vais chercher quelqu'un ?

— Non, non ! J'ai très mal, mais ils n'ont pas d'antalgiques à me donner...

Elle me regarde un moment, va vers son sac accroché à côté du lit et revient avec une boîte.

— Avale ça, je ne sais pas si ça convient mais c'est mieux que rien.

Dieu, qui avait causé la pénurie de médicaments, avait été assez bon pour doter ma voisine de comprimés très puissants. Très vite je me sentais légère et ma douleur n'était plus qu'une petite démangeaison.

— Tu vas mieux ? Tu peux dormir ?

— Tu sais, c'est de ma faute... Mon oncle n'a rien à se reprocher.

— Ton oncle ?

— Il m'a juste donné un chocolat, rien d'autre...

Mon oncle m'a croisée un matin. S'étant miraculeusement libéré de mon frère et de mes cousins, il en profitait pour faire un tour tout seul. Il m'a vue, occupée à cueillir des figes, et s'est dirigé vers moi en souriant.

— Tu vas bien ?

— Oui, juste occupée avec les corvées...

— Tu voudrais un chocolat ?

Je regarde vite autour de moi. Les enfants avaient dévoré tous les bonbons amenés par mon oncle. Pas que ça m'embête, mais j'aurais aimé en goûter quelques-uns...

— Oui, je veux ! Dis-je, gourmande.

— Fais attention, celui-ci est fourré...

Effectivement, le liquide emprisonné dans le chocolat m'a surpris et a un peu coulé sur mes lèvres. Je me les suis goulûment léchées devant mon oncle amusé.

— C'est bon ! C'est quoi ??

— Du chocolat fourré avec un extrait de fruit. Comme l'eau de fleur d'oranger.

— C'est vraiment bon ! Je peux en avoir encore ?

J'ai tout de suite regretté cette question. Que va-t-il penser de moi ?

— Désolée mon oncle, excuse-moi !

— Mais non, ne t'excuse pas ! Tiens, manges-en plusieurs si tu veux !

Hésitante, je prends la poignée qu'il me tend, mais je mets tout dans ma bouche sans attendre, car mon petit frère pourrait apparaître à n'importe quel moment et me confisquer mon bien en vertu de ses pouvoirs d'enfant mâle.

Me sentant bizarrement légère, je ris sans raison. Mon oncle me regarde, puis me demande de faire un tour avec lui. Je lui réponds que j'ai encore du travail et que ma mère me tuera si j'arrête. Il se contente de sourire.

— Si ta mère s'en prend à toi, je dirai à ton père que tu étais avec moi. Tu sais bien qu'il ne me refuse rien !

J'avais la cueillette à terminer, la cour à nettoyer puis le potager à désherber avant de rejoindre ma mère en cuisine pour le soir. Mais je décide d'abandonner mon panier et

d'accompagner mon oncle, qui est bien plus gentil avec moi que tout le reste de ma famille. Il me demande de lui faire visiter les environs du village, ce que je fais très fièrement, du haut de mes seize ans. Je l'emmène dans le bois où je jouais étant petite, Il y avait un grand rocher que j'escaladais, comme si c'était une montagne. À certains endroits, de la mousse verte poussait après les pluies, et elle me faisait glisser parfois, m'écorchant les genoux. À l'opposé du roc, une vue vertigineuse se présente au regard, et l'on voit quelques-uns des villages en contrebas de la montagne. Soufflé par le spectacle, il prend des photos, dont quelques-unes de moi, puis me demande si on peut se reposer quelques minutes. Je n'étais pas fatiguée, mais les émigrés avaient perdu l'habitude de la marche, tout le monde le savait. On s'assoit donc à l'ombre du rocher, loin du chemin.

— Je n'ai plus de chocolat ma chérie, mais j'ai mieux. Tu veux boire quelque chose de très bon ?

— Oui !

— Mais ne le dis à personne, je n'en ai pas beaucoup, et tout le monde voudra en prendre si tu parles !

Je promets de rester silencieuse, et mon oncle sort une bouteille plate de sa poche. Elle ressemble un peu aux bouteilles qu'on voit sur les chemins les samedis matins, avec une belle étiquette. Il en prend une gorgée, puis me la tend. Cela avait un goût de fruit, assez sucré, avec un arrière-goût que je ne connaissais pas. C'était vraiment très bon, et je me demandais si tout était aussi délicieux en Suisse.

— Tu aimes ?

— Oui, beaucoup !

Je me sentais tellement bien que je me suis mise à rire et à glousser, à la grande joie de mon oncle. Il riait aussi en me chatouillant, ce qui me faisait rire davantage. Par réflexe, je recule vivement et je tombe à la renverse sur l'herbe où je reste allongée en riant. Quelque chose me semblait inconvenant à-propos de cette situation, mais je me sentais tellement bien ! C'est alors que mon oncle s'est couché sur moi.

Au début, je n'ai pas vraiment réagi. Il m'a regardée, puis a collé sa bouche contre la mienne. L'ivresse me quitte, et je me débats. Il m'embrasse de plus belle, en immobilisant mes poignets. Sa bouche descend le long de mon cou, puis sur mes seins. Une sensation de nausée chaude me submerge, comme un trop plein après un bon repas. Jamais je n'avais été touchée de la sorte, et mon corps réagissait innocemment à ces caresses nouvelles pour lui. Mon esprit se rebellait farouchement cependant, et interdisait à mon corps de céder. Je me débattais du mieux que je pouvais, empêchant mon oncle d'aller plus loin. Frustré, il serre mon cou entre ses doigts. Il n'appuie pas sur ma gorge et ne me fait pas mal, mais j'étouffe et je ne peux pas crier. Bientôt ma vision s'affaiblit, et c'est le noir...

J'avance dans le village, un pas après l'autre. Je tente de cacher ma douleur à côté de cet oncle qui marche à côté de moi, le sourire aux lèvres comme si nous rentrions d'une petite balade. Je reprends mes corvées en silence. J'enfouis le souvenir de cette journée aussi loin que possible. Quel souvenir d'ailleurs ? Je ne sais ce qui s'est réellement passé, je sais simplement que j'ai mal, et que je saigne...

Ma voisine de chambre pleure avec moi. Elle semble avoir tout compris, sans avoir à écouter la suite. Elle comprend que l'histoire continue...

Le soir même, mon oncle annonce son intention de rester encore une semaine car, dit-il, "Il n'avait pas réalisé à quel point le village lui avait manqué !". Des exclamations de bonheur, sincères et intéressées pour les hommes, forcées et convenues pour les femmes,

fusèrent de partout. Douloureusement, je repense à l'herbe derrière le rocher, aux épines, aux chants indifférents des oiseaux... Et j'oublie, ne dis rien, et vais dormir. Devant l'impossibilité d'agir, le seul recours que j'ai est d'ignorer le problème. On ne m'a pas appris à faire autrement...

L'arrivée de l'invité et la réorganisation interne qui en a découlé a fait que je partage la petite chambre de mon grand frère avec le petit. Craignant une crise capricieuse, je lui ai laissé le lit et me suis installée par terre. Je vais me coucher ce soir-là sans manger, malgré les protestations de ma mère. Je pleure, je soupire, je m'endors... Et je me réveille en sursaut, sentant un souffle chaud sur mon cou. Personne. La porte est fermée, et un petit bourdonnement régulier brouille le silence. C'est le petit qui respire à travers une narine encombrée de morve séchée. Je me rendors.

— Lève-toi ma fille, ton frère est là !

Il est de coutume de réciter la Chahada, profession de foi en Islam, avant de dormir. En cas de décès nocturne subit, l'âme du dormeur est sauvée et prête à rencontrer le créateur. Au réveil, on loue Dieu d'être toujours vivant avant d'entamer sa journée par la première prière du matin. Cette nuit, je me suis endormie en pleine conversation avec ma voisine de chambre et je n'ai pas murmuré la formule sacrée. Je me serais bien passée de rencontrer Dieu si cela signifiait une mort prompte et sans douleur avant le matin du départ.

Un yaourt, quelques biscuits Bimo. Je n'avais pas faim, mais je devais manger avant la dose quotidienne d'antibiotiques. Ma voisine tente de me tenir compagnie du mieux qu'elle peut, me parle, essaie de sourire sous ses pansements, puis mon frère arrive.

Il annonce des salutations sous un rictus lippu et factice, et se met illico à rassembler mes affaires, couvertures et vêtements pour les descendre à la voiture. Ma voisine me donne une tablette de comprimés sans rien dire, et je la remercie tout aussi laconiquement. Je ne sais

pas à quel moment de mon histoire je me suis endormie hier soir, je ne sais si je lui ai raconté la conclusion, mais son regard me dit qu'elle sait. Que ce soit de mon fait ou le fruit d'une déduction de sa part, elle connaît la fin de mon histoire et étrangement, j'en ai honte.

L'habitude sans doute.

Mon oncle semble avoir oublié l'incident. La semaine qu'il a ajoutée à son séjour passe assez vite, et je fais de mon mieux pour l'éviter. Ma mère l'a remarqué, mais ne dit rien. L'aptitude des mères algériennes à occulter les évidences les plus flagrantes est stupéfiante et dénote d'un instinct de conservation soigneusement aiguisé de génération en génération.

Le dernier soir, un dîner copieux doit être confectionné. C'est à nous, filles de la maison, de nous en occuper sous la supervision de ma mère. Je mentirais si je prétendais me souvenir de la nature des plats choisis, tant mes mouvements étaient mécaniques. Je me souviens avoir pétri et cuit de la galette au kanoun, comme d'habitude, mais rien d'autre. Ma douleur intime s'était éteinte, mais une mélancolie sourde habitait mon cœur, mon âme et mon esprit. Concrètement, je n'avais rien. Et j'avais peut-être honte de ne rien ressentir, de ne pas avoir de blessure plus grave à produire en guise de témoignage de mes tourments. J'avais honte d'avoir si mal pour, semblait-il, si peu.

La joie de ma famille était cette chose à laquelle on se trouve mêlé sans trop comprendre pourquoi. Si un visiteur inconnu franchissait la porte à ce moment-là, il se joindrait aux festivités et témoignerait de la même allégresse que tout le monde sans avoir la moindre idée de la nature des célébrations. C'était un courant qu'il fallait intégrer, sans se poser de questions et surtout sans fausse note, telle était la règle. Je finis par me retirer, avec la permission de ma mère. Je rejoins la couche de ma chambre temporaire et m'assoupis aussitôt, éreintée. Mon sommeil est brièvement interrompu par ma mère qui vient coucher le petit, déjà emporté par son sommeil nasillard. Le silence, la nuit, je dors.

Je ne dors plus. Avec effroi, je rejette ce que je pense être un rat qui rampe le long de mon ventre, sur le matelas. Le rat est étrangement lourd, et ne part pas voler dans la pièce. Au lieu de cela, il s'accroche à moi et me retient allongée.

— C'est moi, ne crie pas. Ne crie pas !

Je finis de m'éveiller. J'empoigne la main qui m'emprisonne, et je réalise ce qui se passe. Mes larmes jaillissent tandis que mon corps se raidit. Mon envie de résister l'emporte sur la peur de réveiller la maisonnée. Je tente alors de repousser le visiteur nocturne, mais il ne lâche pas prise. Il remonte la petite robe d'intérieur que j'avais gardée pour dormir, et descend ma culotte bon marché, imprimée de motifs floraux. Je le sens en moi, je hurle, je pleure, je résiste, et je m'étonne de le voir continuer sans être perturbé. Ma résistance n'a pas franchi la barrière de ma conscience, et mon corps engourdi ne répond pas aux injonctions de mon être.

— Je savais que finirais par aimer. Ne t'en fais pas, c'est naturel ce qu'on fait, surtout si tu ne résistes pas. Tu es belle tu sais, tellement...

Je ne l'écoute plus. Je me concentre sur le roulis des draps, j'observe les plis aller et venir au rythme du plaisir de mon oncle. Je compte les brins d'herbe imprimés afin d'engourdir mes sens, de laisser la chose se terminer d'elle-même. L'herbe du drap finit par se fondre dans mes souvenirs avec l'herbe sur laquelle j'étais couchée, derrière le rocher, ma douleur se ravive et je pleure franchement, comme l'enfant que je suis.

— Viens, viens sur moi. Viens !

J'obéis indolemment à l'ordre de mon oncle, et je m'en remets à ses directives pour bien me positionner. Il m'enlève ma robe, dévoilant mon dos, mes épaules, mes seins que je tente de couvrir de mes bras, faible barrière qu'il défait sans aucun effort pour me caresser énergiquement, tout en continuant son va-et-vient. Je tourne la tête, et je distingue le petit,

endormi et ronronnant dans la pénombre. Les mains de mon oncle semblent se multiplier et je me mets à sérieusement douter qu'il n'en a que deux. Dans l'obscurité et l'ivresse de ma terreur, je le vois se transformer en créature aux bras multiples, grotesque reproduction d'une araignée à la peau rose et molle, parsemée de quelques poils. Ses mains sont sur mon cou, mes bras, mes seins, mes jambes, mes fesses... Il a tellement de bras que j'ai un haut-le-cœur devant cette chimère immonde, et je prie Dieu pour que tout s'arrête.

Dieu a répondu, comme Lui seul sait le faire.

La porte s'ouvre derrière moi, et la faible lumière du couloir éclaire pénètre par le seuil, projetant mon ombre sur le tapis accroché au mur. Un tout petit instant, je vois ma silhouette, et je la trouve belle. Mince à la taille et charnue à la poitrine, avec le contour de mes seins qui se détache sur les côtés, tandis que sur mes épaules flottent les deux nattes qui emprisonnent ma chevelure. Une véritable gravure qui ne détonnait aucunement avec les motifs berbères du tapis. Mon oncle a raison, je suis belle. Puis, le coup...

Mon frère ne se contrôlait plus. Il venait récupérer je ne sais quel effet personnel de sa chambre, et a bien sûr ouvert la porte sans frapper, sans précautions afin de ne pas réveiller sa sœur et son petit frère endormi. Il l'a simplement ouverte, comme un roi disposant de ce qui lui appartient. Le spectacle qui s'est offert à lui est certainement le pire cauchemar de tous les frères. Oui, le pire. Égorgée, torturée, poignardée, tout cela aurait été préférable à ses yeux. Le coup de poing que j'ai reçu à la tête m'a envoyé directement par terre, mais je n'ai pas perdu connaissance. Même si j'ai fait semblant, par désespoir...

Le petit, réveillé, regardait mon oncle gesticuler en tentant lamentablement de faire taire mon frère, qui avait commencé à crier des invectives et à menacer mon oncle. Pris de panique, celui-ci profère une simple phrase qui calme la colère de mon frère.

« C'est elle qui a voulu ».

Voilà. Il s'est dédouané. Comment aurait-on pu lui reprocher quoi que ce soit, puisque c'est moi qui ai voulu ? Mon frère hésite, le monstre assène le dernier coup.

« Tu as bien vu, elle était sur moi, c'est elle qui m'a sauté dessus. Je ne suis qu'un homme après tout... »

Verdict. Je suis coupable. J'ai l'impulsion de faire mine de m'éveiller pour me défendre, mais à quoi bon ? Mon oncle était rhabillé, drapé dans sa vertu d'homme séduit, et prêt à tout nier. Je n'avais que ma parole, arme dérisoire s'il en est... C'est ce moment que ma mère choisit pour apparaître. Spectacle cruel pour une mère que de voir sa fille nue aux pieds de deux hommes, même s'ils sont de la famille. Elle se précipite pour me couvrir, et demande des explications à la ronde.

— Ta fille est une putain, voilà ce qui s'est passé !!!

— Non, ce n'est pas vrai ! Il m'a forcée, c'est lui, il a...

Le coup qui me tombe sur le dessus du crâne me fait presque perdre la langue. Le souffle coupé, je pleure en haletant. Que faire d'autre ? Pleurer est le seul droit accordé aux faibles. Cela ne résout rien, mais sape l'énergie du désespoir et la canalise vers les larmes, où elle disparaît et laisse place à l'apathie.

Mon frère me saisit par le bras. Grimaçant, les lèvres tremblantes, il m'entraîne vers la cuisine. Le kanoun, que j'ai oublié d'éteindre, brûle encore des braises rougeoyantes. Il me jette sur le sol, et ordonne à mon oncle : « Tiens-la ! ».

Mon oncle proteste, il ne veut plus rien à voir avec cette histoire, il prendrait ses bagages et partirait sur le champ s'il le fallait, qu'on le laisse en-dehors de ça...etc. Tout le lexique courageux du mâle pris en faute y passe, mais mon frère rétorque : « Tiens-la, sinon je réveille mon père. Et tu pourras dire adieu à tes terres ! ».

Le monstre reste interdit. Il réfléchit, puis marmonne à mon intention quelques phrases qu'il veut apaisantes tandis qu'il me maintient couchée sur le sol.

« Écarte-lui les cuisses ! »

Ma mère met sa main sur sa bouche pour ne pas hurler. Elle tente de s'interposer, mais mon frère la repousse violemment. Mon oncle semble envoûté par mon frère et s'exécute. Je gémis, je le supplie de me lâcher, mais rien n'y fait. Accroupi derrière-moi, ses genoux écrasent mes poignets, et à la force de ses bras m'oblige à écarter les jambes.

Sans hésiter, mon frère s'empare du kanoun et renverse les braises sur l'intimité de ma chair...

Jamais je n'ai hurlé aussi fort. Mon oncle me bâillonne prestement, et ma mère s'empresse de fermer la porte de la cuisine. En vertu de quel raisonnement elle a fait cela, je pense ne jamais être en mesure de le comprendre, mais je sais que j'ai perdu ma mère à cet instant précis. La souffrance que j'ai ressentie au contact des braises est là, toujours présente alors que je parcours ces chemins de montagne, assise à l'arrière de la voiture avec mon bourreau au volant. Les arbres sur les flancs des montagnes au loin ressemblent à de la mousse verte, comme celle qui pousse à l'ombre de mon rocher...

Le crime est puni, l'objet du délit anéanti. Je m'évanouis, pour me réveiller au dispensaire du village. Je pleure de souffrance, je n'ose pas regarder vers le bas. Une ambulance arrive, on m'y embarque en compagnie de ma mère qui me tient la main en silence. Je m'évanouis encore...

« La greffe a bien pris, elle devrait être remise d'ici peu. Il va falloir supporter la douleur, surtout à cet endroit. C'est toujours difficile à traiter... »

Le médecin se veut rassurant. Je fais de mon mieux pour afficher une hébétude de circonstance. Les infirmières me sourient, ma première voisine de chambre, cette vieille en fin de séjour me parle sans discontinuer de ses filles, de ses petits-enfants et des gâteaux qu'elle ferait à son retour... Puis vient le temps des questions et des reproches. Comment cela a-t-il pu se passer ? Il fallait faire plus attention, le feu n'est pas un jeu...etc.

Je découvre que j'ai été victime d'un accident, que j'ai inconsciemment placé le braséro entre mes jambes en faisant cuire des galettes de son, et que ma mère n'arrivait pas à se pardonner de m'avoir laissée faire cela toute seule... Je progresse dans cette nouvelle réalité comme dans un rêve incertain. On me pose la question, on me demande de confirmer. J'opine tristement, honteuse. J'ai été imprudente et Dieu soit loué, je suis toujours en vie, c'est le plus important.

Vivante, je ne l'étais plus. Je ne savais plus comment l'être. Je n'ai connaissance ni de la date, ni de l'heure, ni même, par moments, de mon nom. Mon frère ne dit rien, le trajet est trop rapide. Il s'engage sur un chemin que je reconnais, c'est celui qui mène vers le village. Je serai bientôt à la maison, au milieu des miens, bourreaux et complices.

Des bouteilles avec de belles étiquettes jonchent le bas-côté. C'est sûrement un samedi...